

Pierre Alferi

Sentimentale journée



Sentimentale journée

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Les Allures naturelles, 1991.

Le Chemin familier du poisson combattif, 1992.

Kub Or (avec Suzanne Doppelt), 1994.

Fmn, 1994.

chez d'autres éditeurs

Guillaume d'Ockham. Le singulier, Minuit, 1989.

Chercher une phrase, Christian Bourgois, 1991.

Personal Pong (avec Jacques Julien), Villa Saint-Clair, 1997.

Pierre Alferi

Sentimentale journée

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du Livre*

© P.O.L éditeur, 1997
ISBN : 2-86744-557-4

VOUS ÊTES INVITÉS

*La journée s'avance masquée
La sensation, la plus forte et la plus subtile
De l'aujourd'hui
La nuit
On y voit nus les rouages
L'encombrement du temps
On fait eau, on va droit
Sur l'iceberg.*

Et la journée s'avance masquée
Sur des rails trop étroits. Décidément
Elle ne fait pas son âge, ce qui ne veut pas dire
Qu'elle est plus vieille. S'il suffisait de tendre
Une petite glace en direction de la lumière trop forte
Pour y lire à l'envers – quoi? Pas la vérité
Tout de même. Simplement le kilo de tomates
Pèse un peu plus ou un peu moins. La rumeur
De la ville tend la perche de minute en minute
À la journée dans son chorus qui paraît frêle
Par des riffs de cuivres huilés. L'arrangement
Sent la sueur et le big band en smokings pathétiques
Imite un orchestre classique. – Si si, cette cote de mailles
Vous va, je vous jure, à ravir. – Je ne dis pas

Qu'elle jure, mais si on danse? Votre voisin de table
Trouve la musique pas assez actuelle, il lit
Les magazines. – Alors dans trois ans tu n'aimeras
Plus ce que tu aimes aujourd'hui. – Non
Ce n'est pas si simple. J'aime, dit le voisin, ce qui me donne
La sensation, la plus forte et la plus subtile,
Comme un parfum traverse la salle sur des talons
Aiguilles, de l'aujourd'hui. Plus tard
Quand je ferai sauter le bouchon je sais
(Et ce savoir ajoute une tuile à mon plaisir
Un peu vert pour l'instant) qu'elle sera là
Millésimée. – Je vois. Ce genre de chose ne m'arrive
Jamais, j'en ai peur, ou par la grâce de créatures
Désespérément vaporeuses. L'eau qui bout juste
Avant son ascension dans la cafetière, le soleil
Quand il s'épand sur la moquette d'une propreté douteuse
La fourchette qui tintant contre l'étain
D'une boîte d'abats pour le chat le rend dingue.
Par exemple. Et cela, vous voyez, n'a pas grand-chose à voir
Avec la culture. Je ne lis plus. En tout cas
Plus dans l'espoir de me sentir – comment? sentir
Tout court. Il y a des gens qui mettent leurs polaroids
Au freezer; ils vieillissent mal, c'est notoire, mais
Ne prenez pas pour un désir de retarder l'effacement
Celui de couleurs irréelles. Iceberg, aurores boréales.
Le temps ne coule incolore qu'à température
Ambiante. Dès que l'atmosphère coagule
Ça pue l'huile de cuisson. Le lave-vaisselle a fait
De fines croûtes étranges comme des fragments de météore
Avec des restes plus humains. Il y a des jours

Comme ça. Pour celui-ci ce sera tout
D'accord? D'ailleurs la lumière soudain baisse
Dans le bar, signal du changement de tarif
Et l'heure d'été, une belle arnaque, blanchit
Le larcin du soir en taxant le sommeil du matin.
– Bonne nuit, dors bien mon amour. – Si c'est un ordre
Sache que je vais me mutiner. Le capitaine est à fond de cale.
Dans cette mélasse une chatte ne retrouverait pas ses petits
Et le port de départ ni celui vers quoi nous voguons
N'est en vue. Hier m'a posé un lapin. Demain
Demain (*Autant en emporte le vent*)
Est un autre jour. La nuit, quelle violence
Inouïe, tu ne trouves pas? Tu dors.
Non qu'elle évoque la mort, la solitude hantée
Des enfants – ces pensées peuplèrent l'insomnie –
Mais on y voit nus les rouages de la veille.
Sur le pont l'océan tout entier se change
En salle des machines et dans chaque tour de garde
La discontinuité amorphe des heures soumet
Le mousse à la torture. S'il avait su! Pas une angoisse
Intéressante, une à la Heidegger, comme dit
Cet ami qui ne dort plus : un bazar, un medley sadique
Des plus mauvaises chansons sur Radio Nostalgie,
L'encombrement du temps. Comprends-tu que l'on ait
Bien envie de te réveiller, mon amour, de secouer
Tes épaules pour te montrer ce qui se passe d'affreux?
– Qu'est-ce qu'il y a? – On fait eau, on va droit
Sur l'iceberg, et non, il n'y a rien à l'horizon, c'est bien
Ce qui affole. Le *Titanic*, selon certaines sources,
N'aurait jamais coulé mais un autre navire

Presque identique auquel des armateurs véreux
Aurient donné son nom, comptant sur un naufrage sans morts
Pour encaisser la prime. Le *Titanic* – le vrai –
Mouillerait encore dans une rade paisible
On ne sait où. Il existe une carte postale
Montrant un paquebot à demi englouti – le *Cabiria*
Ou bien le *Caribbean* – et cette légende en gras :
« Vous êtes invités. » Il s’agissait de l’inauguration
D’un restaurant. Longtemps j’ai cherché à qui l’envoyer,
Une femme certainement. J’avoue que je m’identifie
Assez à ce bateau débaptisé privé de son big band
Qui a coulé, coule encore dans nos têtes et
N’a pas coulé. Surtout le soir : le soir
Est si sentimental. J’ai toujours cette carte.
Tu l’as gagnée à la sueur de ton sommeil.

METTEZ UNE VOIX SUR SA PROSE

*Mettez
Une date sur ce visage
Un prix sur ce souvenir
Ils flottent dans la lumière
Indirecte de la communication
Ils sont des euphémismes
Un rêve
On n'y a vu
Que du feu, trop tard pour mettre un mot
Sur la Chose
L'otage des litotes.*

Mettez une voix sur sa prose
Disait l'annonce. On aurait dit
Une contrepèterie. L'image blondasse décolletée
Ne va ni avec le second substantif
Ni avec le premier. Mais l'invite est habile
Même quand on sait que ce corps, ces aveux
Tapés en série, cet organe prêt à vous débiter
Dès six heures du matin des mots d'amour
Sur votre carte bleue appartiennent au moins
À trois personnes différentes. Le jeu
Est sur l'album de la comtesse d'emboîter une tête
Un torse, des jambes en costumes typografoloriques

Et toutes les cartes se retournent. Mettez
Une date sur ce visage, pour voir, un code
Sur ce compte, un prix sur ce souvenir.
Et si vous fournissez la même réponse – la même
Que quoi? – la même statistiquement vous aurez
Gagné – quoi? – le sac des réponses de la chaîne
Épistolaire. La caricature fait aussi la moyenne
Atténue les sons parasites, efface les clichés ratés
Qui sont gratuits. En ce moment au bout du fil
Elle demande pourquoi les agents de maîtrise
N'épousent jamais jamais une technicienne de surface
À mobilité réduite malentendante de couleur.
Les passants ce matin ont le menton gommé
Par le savon à barbe, les yeux mal ouverts, la démarche
Légèrement freinée. Ils flottent dans la lumière
Indirecte de la communication. Peut-être
Parce que tu as mal dormi leurs paroles ont été
Traduites plusieurs fois par des machines avant
De s'établir dans ce cul-de-sac. Eux aussi
Ils sont des euphémismes et ne seront d'aucune aide
Pour assembler les brins de chanvre de la nuit, les brins
De tabac secs déjà dans la rouleuse Rizla + :
Au début on en prend toujours trop, les copeaux
Tendres d'abord comme la chair font barrage
Les voix entendues les yeux clos se métallisent
Tourment à vide. N'imitiez pas l'oral
Dans l'écrit, ne rechauffez pas vos bottes trempées
Disaient-elles. Pas vraiment une métaphore : un rêve
Et cet autre : l'Histoire en crue a tout noyé
Surnagent quelques noms et clochers, des plongeurs

Rédigent une thèse sur les poubelles. – Mais que fait
Ce bébé sur un toit? Comment est-il arrivé là?
Toi qui t'intéresses aux voix tu dis
Qu'il s'agit de lui mettre un nom dessus. Je laisse
Ce soin à Noé quand il passe
À l'heure des éboueurs. Le devoir m'appelle : retracer
La sombre histoire sous-marine qui n'explique rien
Mais fait le lien. C'est arrivé entre deux ombres
Sous la ligne dure du contraste. La danseuse
Du paquet de tabac bleu aurait dû se douter
Qu'on ne cherche pas impunément un billet en boule
À la lueur des réverbères dans un film de ce genre.
Ses pas résonnent, s'arrêtent, résonnent
Et le crime a eu lieu hors champ. On n'y a vu
Que du feu. Trop tard pour mettre un mot
Sur la Chose responsable et la victime emporte
Son nom de scène dans le sommeil. Le mien
Fut donc produit par Val Lewton. Est-elle
Toujours en ligne au moins, l'otage des litotes?
On lui répond que l'on regrette de ne pouvoir donner suite
À son appel et on la prie de bien vouloir
Patienter. Elle préfère le renouveler ultérieurement.

NE COUPEZ PAS

*C'est beau
De ne pas savoir d'où viennent les choses
Les enchaînements secrets
Sont plus fins
Il est des intrigues
Au milieu desquelles on oublie
Le début, n'attend plus la fin
Quelques instants encore
Tout peut tout pénétrer.*

Ça commence comme ça, au milieu
D'une conversation : le marché a déjà fleuri
Sur la place brûlant
L'étape des bourgeons
Et pour appeler cette ville
Venise il a fallu bien camoufler
L'infrastructure, placer
Savamment des branchages
Mikado sur la fosse d'orchestre.
Les marchandises acheminées
Par des convois sans phares
Silencieusement la nuit
Rivalisent avec la nature.
Remboursez ! Cependant c'est beau

De ne pas savoir d'où viennent les choses
Ni les enfants et quand les ethnologues
Se prennent pour des missionnaires
Du planning familial
De pouffer avec les sauvages.
Les enchaînements secrets
Sont plus fins. Si tu les saisis, les soulèves
Par le cou comme les serpents
Venimeux, les baguettes
Enchevêtrées, beaucoup de phrases
Sont compatibles. Leur gueule
Sous la pression des doigts s'ouvre incroyablement
Si nécessaire, un autre tube
S'encastre et toute la plomberie
S'installe avec des joints liquides.
Qu'est-ce qui donne ce matin
Aux accidents bien ponctués
Du marché, du café, du retour à la chambre noire
La cohésion d'un film? Pas la musique
Plaquée si redondante qui est la honte
Du cinéma. Une prosodie plutôt
Improvisée qui fait aussi retour
Sur soi nonchalamment. Impossible de l'arracher
À son prétexte, elle va polluer
L'air, seul reste le film
Sur les murs et la peau. Brasse coulée :
Un maillon entre deux mouvements
Entre deux eaux caché. C'est comme ça
Que cela commence, en cours de route. C'est plutôt ça
Que je dis. – Mais on n'y comprend rien

Mon pauvre ami. – Bon. Il est des intrigues
Au milieu desquelles on oublie
Le début, n’attend plus la fin : les gangsters en cavale
Se mettent en position de sumotori de papier
Sur une estrade en carton mais c’est un simple cercle
Tracé dans le sable de la plage. Alors
Des acolytes frappent le sol de leurs paumes :
Eux ils s’ébranlent toujours figés, la bobine accélère
Les spectateurs sur leur siège tremblent
Jusqu’à ce que l’un d’eux transgresse
La ligne. Du grand art. Que peux-tu faire
De mieux aujourd’hui que d’élever
À la grandeur naturelle d’un jeu sa copie miniature ?
De minuscules fragments s’étirent
Le véhicule qui nous dépanne tient par des élastiques.
Cela eut lieu sans queue ni tête
Au milieu du chemin
De notre mort. L’explorateur tardif
En pleine descente de l’Orénoque ou l’Amazone
Est pris de fièvre, il voit paralysé glisser
Un interminable serpent, l’embouchure lui paraît
Aussi lointaine que la source. Ou
Assis au milieu d’un tronc d’arbre, tiens
Il note que c’est un crocodile.
De telles choses arrivent dans la vie : à mi-course
Dans la zone indécise où pour quelques instants encore
Tout peut tout pénétrer – du moins veut-on le croire.
D’anonymes bienfaiteurs assurent la soudure
Remplissent les cases vides des étals mais il faut
Espérer que la nuit venue les godemichés s’adapteront

Sur le harnais universel. C'est comme ça
Que cela commence, comme ça
Que je l'entends pourvu qu'un chef
Ne s'avise pas de tapoter le pupitre de sa baguette
Et que l'on n'arrête aucune date.

LE SPORT FAVORI DE L'HOMME

*Aucune preuve
Que nous avançons
Le doute
S'est insinué
C'est là
Que j'ai admis qu'une bonne chose pouvait n'être pas bonne
Tu dis
Que le bonheur est une chose et la tristesse
Une autre compatibles
Passons.*

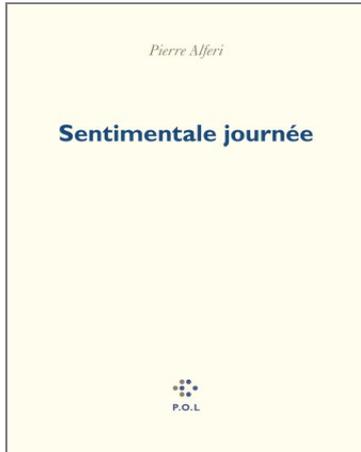
Alors ? Heureuse ? Je plaisantais.
Nous roulions maintenant sur le plat
Entre deux caissons lumineux de jungle
Nous sentions l'écurie. Avant même
Que nous nous soyons retournés, sondés l'un l'autre
Une foule d'étudiants en délire réclamerait
Nos premières impressions. – Ce périple
N'a pas de valeur scientifique. Aucune preuve
Que nous avançons. Il est bien sorti quelque chose
De la mousse grâce à l'hygrométrie extravagante
De ces régions et de leurs eaux
Si profuses qu'elles crachent des poissons en manque de leurres
Hélas nous sommes de piètres mycologues

Et notre art de la pêche est tout livresque.
Nous repérons d'intéressants échantillons
De lave dans les vitrines poussiéreuses
Nous les obtenons à bas prix seulement
Il ne nous vient pas à l'idée de les faire fondre
Pour en extraire le pendule, le message abrégé.
Ah nous formons un beau couple quand l'un
Rattrape l'autre. Le doute
S'est insinué – tu t'en souviens? –
Lorsque nous avons débouché dans cette forêt de coulemelles.
Tu étais un peu décoiffée, j'avais toujours
Ma casquette à rabat, mon veston
Et mes knickerbockers en tweed avec sangles de cuir.
– Fameux, dis-je et toi sur la pointe des pieds
Pour atteindre la bague l'arrière-goût âcre t'avertit
De la présence du venin. La prise, d'ailleurs,
N'était pas très réglementaire. – Je me rappelle
Le peu de crédit accordé par le savant en herbe
Que j'étais à ma mère quand elle m'appliqua l'expression
Des yeux plus gros que le ventre. Nous fûmes
Punis de notre folie des grandeurs
Par où nous avons péché mais dans l'infiniment petit
En chopant une mycose purulente. C'est là
Que j'ai admis qu'une bonne chose pouvait n'être pas bonne
Et je n'en suis pas revenu.
Dire qu'il a fallu pour ça
Libres et encordés, livrés
L'un à l'autre descendre
Jusqu'au centre de la Terre
Où les musées sont fermés, les bus ne circulent plus

Et gicler aux antipodes
Sur un lit de coquille. Enfin
Le paysage est inchangé, l'épicier se fait un devoir
De nous parler comme s'il nous avait vus la veille.
– Juste un léger flottement
Entre ciel et sous-sol, je n'appellerais pas
Ça le plancher des vaches. Bien sûr
Je savais que tu as une âme
Et des états. Tu dis
Que le bonheur est une chose et la tristesse
Une autre compatibles. Il n'est pas de ma compétence.
L'ombre nous suit de ces iguanes
Déguisés et grossis comme les amanites (des coulemelles!)
Par un jeu de perspective : aucun danger.
Le mot « réel » dans ta bouche ferme
La porte de service. Tranquille, je le serai tout à fait
Quand nous aurons mis quelques encablures
Entre eux et lui. Passons
À ta leçon de rattrapage d'anglais.
Tu dis : *it was a nice journey*
Je traduis : une bonne journée.

Achévé d'imprimer en avril 1997
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1525
N° d'imprimeur : 97
Dépôt légal : mai 1997

Imprimé en France



Pierre Alferi
Sentimentale journée

Cette édition électronique du livre
Sentimentale journée de PIERRE ALFERI
a été réalisée le 12 juin 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 1997
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867445576 - Numéro d'édition : 34).
Code Sodis : N55727 - ISBN : 9782818018743
Numéro d'édition : 253016.